

Le gendarme Malik

Chapitre 1 : Le retour à Mayotte

Malik Ousseni se tenait au garde-à-vous face au commandant du Régiment du Service Militaire Adapté de Mayotte (RSMA-Mayotte). Après trois ans de service exemplaire, c'était son dernier jour dans cette institution qui l'avait transformé.

"Caporal-chef Ousseni, vous avez démontré un potentiel exceptionnel," déclara le commandant en lui remettant son certificat. "Votre admission à l'école de gendarmerie de Fontainebleau est amplement méritée."

Malik repensa au jeune homme perdu qu'il était avant de rejoindre le RSMA. Né à Mamoudzou et élevé dans le quartier difficile de Kawéni, il avait failli prendre un mauvais chemin avant que le RSMA ne lui offre structure et discipline.

"Merci, mon commandant," répondit Malik. "Le RSMA m'a donné une seconde chance et les outils pour servir mon île d'une nouvelle façon."

--

Deux ans plus tard, Malik revenait à Mayotte, cette fois-ci comme Gendarme Adjoint Volontaire (GAV), le premier échelon dans la hiérarchie de la Gendarmerie nationale. Âgé de 21 ans, il venait de terminer sa formation initiale à l'école de gendarmerie de Fontainebleau. Affecté à la brigade territoriale autonome de Koungou, il intégra une équipe chargée du maintien de l'ordre public, des patrouilles quotidiennes et du contact direct avec la population locale.

Ses journées étaient rythmées par les rondes dans les quartiers, les interventions sur les conflits de voisinage, les contrôles de circulation et, parfois, les appuis aux opérations de la gendarmerie maritime ou de la brigade de recherches, notamment lors de saisies liées à l'immigration clandestine ou au braconnage.

Malik apprenait vite. Observateur, discret mais efficace, il gagnait peu à peu la confiance de ses supérieurs. Il savait que son contrat de GAV ne durerait que deux, trois ans au maximum. Mais pour lui, c'était une porte d'entrée.

Chaque matin, lorsqu'il enfilait son uniforme, il se souvenait de ce qu'il avait ressenti, enfant, en regardant passer les gendarmes à Mamoudzou : une impression de force, de justice, d'ordre. Aujourd'hui, il n'était plus un spectateur. Il était sur le terrain.

Et Mayotte, avec ses tensions, ses défis et ses beautés, devenait à la fois son terrain d'apprentissage, son premier véritable poste et son retour à la maison. Il connaissait les ruelles de Mamoudzou, les plages de M'tsangamouji, les accents, les regards. Mais cette fois, il les découvrait autrement, en uniforme, investi d'une mission. Revenir en tant que gendarme, c'était porter un regard neuf sur un territoire qu'il aimait déjà, mais qu'il devait désormais protéger.

Chapitre 2 : Son ami du temps du RSMA et leurs retrouvailles au « Voulé »

Amical, politique, pédagogique, sportif ou encore électoral, mais toujours festif : à Mayotte, le voulé se consomme à toutes les sauces. Mais si l'évènement est courant, pour ne pas dire obligatoire, peu savent à quand il remonte et quelles sont ses racines. Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'il rassemble.

Avant de commencer son premier jour de travail, Malik se ménagea un peu de temps pour retrouver ses vieux amis, Zahra et Issa. Tous deux étaient diplômés du RSMA et maintenant mariés. Zahra travaillait à l'hôpital tandis qu'Issa exerçait comme agent pénitentiaire à la prison.

Ils avaient décidé d'organiser un voulé sur la plage de N'Gouja, l'une des plus belles de Mayotte. Cette plage au sable blanc et aux eaux turquoise était l'endroit parfait pour des retrouvailles entre amis — mais ils n'étaient pas les seuls. Ce jour-là, la plage fourmillait de groupes réunis sous les baobabs ou autour de feux de bois, chacun ayant apporté son charbon, ses brochettes, son mataba, ses anecdotes, et ses enfants qui couraient dans le sable.

Des musiques mahoraises, comoriennes et parfois même du zouk antillais flottaient dans l'air, mêlées aux éclats de rires, au bruit des canettes qu'on ouvrait, aux voix qui débattaient de politique ou de foot, selon les âges et les bancs.

Malik arriva en début d'après-midi, portant un sac rempli de boissons fraîches et quelques épices pour accompagner les grillades. Il se laissa guider par la fumée légère et l'odeur alléchante du poisson grillé.

Issa était déjà là, affairé à installer un barbecue de fortune fait de pierres, de bois et d'une grille instable branlante, tandis que Zahra disposait des nattes colorées sur le sable à l'ombre d'un grand baobab. À côté, un seau rempli d'eau douce servait à se rincer les mains, et une glacière débordait de mangues, de jus de tamarin et de sodas.

« Malik ! Te voilà enfin de retour ! » s'exclama Zahra en l'apercevant. Elle abandonna son installation pour venir l'enlacer chaleureusement.

Issa se redressa, imposant dans son allure. Ses épaules s'étaient élargies depuis leur séjour au RSMA, et son regard avait pris une certaine gravité que Malik ne lui connaissait pas.

« Le fils prodigue revient au pays, » plaisanta Issa en lui donnant une accolade vigoureuse. « Tu arrives juste à temps pour m'aider à vider ce poisson. »

Malik s'empressa de rejoindre son ami. Ensemble, ils préparèrent les brochettes de poisson, les enduisant d'un mélange d'huile, de piment doux, de curcuma et de gingembre râpé, tandis que Zahra découpait des bananes vertes et des morceaux de fruit à pain à faire griller.

Autour d'eux, les enfants jouaient au ballon entre les nattes. Des groupes s'interpellaient en shimaorais et en français, et un vieux poste radio grésillait quelque part en diffusant du m'godro. L'ambiance était détendue, chaleureuse, une bulle hors du quotidien.

Après avoir disposé les premiers poissons sur le gril improvisé, ils s'installèrent sur les nattes, sirotant des jus de fruits frais en attendant que la nourriture soit prête.

« Alors, Issa, raconte-moi un peu les difficultés que vous rencontrez ici, du point de vue de la gendarmerie et des prisons, » demanda Malik après un moment.

Le visage d'Issa s'assombrit légèrement. Il retourna machinalement les brochettes sur le gril avant de répondre :

« C'est compliqué, mon frère. La prison est surpeuplée, à un point que tu ne peux pas imaginer. On a trois, parfois quatre détenus dans des cellules prévues pour un seul détenu. Beaucoup sont en détention préventive pour des délits mineurs, mais le système judiciaire est tellement engorgé qu'ils peuvent attendre des mois avant leur procès. »

« Et la gendarmerie ? » se demanda Malik.

« Ils sont débordés. L'immigration clandestine ne cesse d'augmenter, et avec elle, les tensions sociales. Les gendarmes passent plus de temps à gérer des conflits communautaires qu'à lutter contre la vraie criminalité. Sans parler des moyens qui sont toujours insuffisants. »

Zahra intervient, tout en distribuant les premières brochettes cuites :

« À l'hôpital, on voit les conséquences directes. Des jeunes blessés dans des bagarres, des problèmes de santé non traités qui s'aggravent... Et le personnel est épuisé. »

Malik hocha la tête, pensif, savourant le poisson dont la chair tendre se détachait facilement.

« Vous vous souvenez de nos conversations au RSMA ? Quand on parlait de changer les choses ici ? »

Ils échangèrent un regard nostalgique. Le RSMA, le Régiment du Service Militaire Adapté, avait été, pour eux, plus qu'une simple formation militaire et professionnelle. C'était là qu'ils avaient forgé leurs idéaux, leur désir de contribuer au développement de leur île.

« On était plein d'espoir, » sourit Zahra, en déposant des bananes grillées sur dans leurs assiettes.
« On voulait construire un avenir meilleur pour Mayotte, lutter contre la pauvreté, améliorer l'éducation... »

« Et maintenant ? » demanda Malik, observant les tortues marines qui nageaient paisiblement à quelques mètres du rivage.

Issa soupira. « On fait ce qu'on peut, chacun à notre niveau. Mais c'est comme essayer de vider l'océan avec une petite cuillère. »

Un silence s'installa, seulement troublé par le crépitement du feu et le bruit des vagues qui venaient lécher le sable blanc. Malik se tourna vers Issa.

« Dans mon nouveau rôle, qu'est-ce que tu penses que je pourrais faire pour aider ? Concrètement ? »

Issa réfléchit un moment, ajoutant quelques morceaux de bois au feu.

« Tu vas être au cœur du système, Malik. Tu pourras peut-être faire ce que beaucoup d'entre nous ne peuvent pas : établir des ponts entre les différents services, améliorer la communication entre la justice, la police et les services sociaux. On travaille trop souvent en solo. »

« Et n'oublie pas l'aspect préventif, » ajouta Zahra, en servant à chacun un verre de jus de fruits. « Les jeunes ont besoin de modèles, de perspectives. Quelqu'un comme toi, qui a réussi à s'en sortir, qui revient pour aider... ça peut faire la différence. »

Malik acquiesça lentement. Il sentait le poids de la responsabilité sur ses épaules, mais aussi une détermination renouvelée. Il était revenu pour une bonne raison et ces retrouvailles avec ses amis ne faisaient que confirmer son choix.

« On a peut-être grandi, » dit-il finalement, « mais nos rêves pour Mayotte, eux, sont restés les mêmes. »

Ils trinquèrent à cela, leurs verres s'entrechoquant alors que le soleil commençait à décliner, teintant le ciel et la mer de nuances orangées.

Demain serait le premier jour de sa nouvelle vie. Et Malik se sentait prêt.

Chapitre 3 : La mission avec le GIGN

Le week-end avait été paisible, deux jours de repos bien mérités après sa première semaine d'intégration. Malik avait profité de ce temps pour explorer à nouveau son île natale, retrouver les sensations d'autrefois et s'imprégner des changements survenus pendant son absence.

Le jour se levait à peine sur Mayotte lorsque le téléphone de Malik sonna. Un coup d'œil à l'écran lui indiqua qu'il s'agissait du Colonel Moreau, son supérieur direct. À cette heure matinale, cela ne présageait rien de bon. Vendredi, avant de le laisser partir pour le week-end, le commandant de compagnie lui avait annoncé un programme d'immersion dans les différentes unités de la gendarmerie pour la semaine à venir. "Une tournée des services pour vous familiariser avec notre fonctionnement à Mayotte," avait-il expliqué. Mais ce réveil brutal semblait bouleverser le programme établi.

"Première Classe Malik," répondit-il d'une voix encore enrouée par le sommeil.

"Malik, rendez-vous immédiat au PC opérationnel," ordonna le Colonel sans préambule. "L'antenne du Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale (GIGN) de la Réunion a été activée. Réunion d'information dans quarante minutes."

Le cœur de Malik s'accéléra. Le GIGN, n'était mobilisé que pour les situations les plus critiques. Il s'habilla rapidement, enfila son uniforme et quitta son appartement en moins de dix minutes.

Au centre opérationnel, une dizaine d'hommes étaient déjà réunis autour d'une grande table sur laquelle étaient étalées des cartes et des photographies. Malik reconnut le lieutenant Farid Benali, responsable de l'antenne GIGN de la Réunion, un homme au visage taillé au chombo qui avait la réputation d'être aussi méticuleux qu'intransigeant.

"Première Classe Malik," l'accueillit Benali avec un hochement de tête. "Prenez place."

Le Colonel Moreau se tenait devant un écran tactique où défilaient des images de surveillance.

"Messieurs," commença-t-il, "nous avons reçu une alerte ce matin concernant une prise d'otage lors d'un braquage en cours sur la zone de Mamoudzou.

D'après nos sources, trois otages sont retenus par quatre malfaiteurs, qui sont armés de glocks et de charges explosives. Ils ont actuellement trouvé refuges dans une bijouterie à l'angle de la rue de la place Mariage. À l'aide de notre caméra portative, nous avons réussi à prendre quelques photos. Je vous présente les clichés que nous avons capturés.

Malik observa attentivement les photographies. L'un des visages lui semblait vaguement familier.

"Leurs profils ?" demanda-t-il.

Le lieutenant Benali prit la parole : "Deux d'entre eux sont connus défavorablement de nos services. Ils ont un palmarès conséquent, multirécidivistes avec des faits de violences aggravés, braquage à main armée. Ils ont été condamnés trois fois pour de longues peines. Le troisième est un expert en explosifs. Le quatrième est un génie de l'informatique, il a réussi à neutraliser l'intégralité des systèmes de caméra de surveillance et à déjouer toutes les alarmes."

"Notre mission ?" s'enquit l'un des opérateurs du GIGN.

"Double," répondit le Colonel. "D'abord, une opération de surveillance renforcée pour identifier précisément où les otages sont retenus et s'ils sont toujours en vie. Ensuite, une intervention coordonnée pour neutraliser les quatre braqueurs sans porter atteinte à la vie des otages."

Le lieutenant Benali se leva et détailla la composition de l'équipe du GIGN mobilisée pour l'opération.

"Nous déployons trois équipes spécialisées. L'équipe d'observation, composée de tireurs d'élite, assurera la surveillance à distance et indiquera les mouvements des protagonistes. L'équipe d'intervention, notre force de frappe principale, sera chargée de l'assaut final. L'équipe de sécurité-protection établira un périmètre étanche autour de la zone d'opération pour éviter toutes fuites."

Malik écoutait avec attention. Il connaissait la réputation d'excellence du GIGN, cette unité d'élite créée en 1974 suite à la prise d'otages des Jeux Olympiques de Munich. Spécialisée dans la libération d'otages et la neutralisation de forcenés, elle était l'une des forces d'intervention les plus respectées au monde.

"Première Classe Malik," poursuivit le Colonel, "vous serez notre agent de liaison avec les services du GIGN. Votre connaissance du terrain et de la population sera précieuse. De plus, vous coordonnerez avec vos collègues, les autorités civiles en cas de nécessité d'évacuation des zones à risque."

L'équipe d'observation du GIGN avait mis en place des postes d'observation discrets autour de la bijouterie. Équipés de matériel de pointe – jumelles à vision nocturne, micros directionnels, drones miniatures – ils récoltaient des informations précieuses sur les allées et venues des braqueurs.

Malik, depuis le PC opérationnel, analysait ces données en temps réel avec les spécialistes. Son rôle était crucial : traduire certaines conversations en shimaorais et tenter de prendre contact avec les braqueurs pour comprendre leurs revendications. Grâce à l'appui de Malik, le négociateur du GIGN griffonna les informations clés sur son bloc note, pour tenter une première liaison téléphonique avec les braqueurs.

Ici le négociateur du GIGN, je m'appelle Issouf. Nous sommes prêts à engager le dialogue avec vous. Quelles sont vos exigences ?

Le premier braqueur s'approcha lentement de la fenêtre, son visage partiellement masqué par une cagoule. « On ne veut pas discuter. On veut des garanties. Il nous faut des armes, des vraies : des Kalachnikovs, des gilets lourds, des chargeurs et des lingots d'or. Deux caisses, chacune de 150 kilos. On veut aussi un hélico. Pas un de vos jouets, hein. Un vrai, prêt à décoller. On quitte cette île avant l'aube. »

Issouf, impassible, prit note de chaque demande dans son carnet, tout en gardant un ton neutre. « Compris. Vos demandes sont bien enregistrées. Nous allons préparer le matériel. Il vous sera livré à l'arrière du bâtiment, côté parking. L'hélicoptère sera positionné sur le terrain de sport du lycée, à trois cents mètres. »

Un second braqueur s'approcha de la fenêtre, plus nerveux, menaçant. « Et pas de traceur, pas de micro. Si on repère quoi que ce soit de suspect, on commence à descendre les otages. Un par un. »

Malik, en retrait, lança un regard inquiet au négociateur. Il craignait que les braqueurs ne mettent leurs menaces à exécution. Issouf, sans laisser transparaître la moindre angoisse, reprit la parole pour calmer le jeu : « Écoutez, on veut que tout le monde sorte vivant d'ici. Vous, y compris. Il n'y aura aucun piège. Mais nous avons besoin d'un geste de votre part. »

La réponse des preneurs d'otages fut immédiate, sèche et sans appel : « Hors de question. Vous livrez, ensuite on parle des otages. Vous avez notre parole. »

Issouf échangea un bref regard avec Malik. Il esquissa un léger sourire de satisfaction : les braqueurs venaient de leur offrir une ouverture.

Prenant son mégaphone, il s'adressa à nouveau à eux, haut et fort : « Très bien. Préparez-vous à réceptionner. Pas de mouvement brusque. Pas de tir. On veut éviter tout débordement. »

Malik comprit immédiatement, tout comme Issouf : les malfaiteurs étaient déterminés, prêts à tout pour récupérer leur butin et s'enfuir. Le négociateur tourna aussitôt les talons et rejoignit le centre de commandement pour faire son rapport au Colonel Moreau.

Au terme d'un échange tendu d'une quarantaine de minutes, Malik entendit la voix ferme et assurée du Colonel retentir dans la pièce : « Parfait. On remplace le contenu par des répliques. Chaque pièce sera équipée de micros dissimulés pour localiser précisément leur position. »

Les techniciens du GIGN travaillèrent toute la nuit pour préparer les fausses armes et les explosifs factices, tous équipés de microémetteurs indétectables.

Le lieutenant Benali déploya son dispositif d'intervention. Les tireurs d'élite prirent position sur les hauteurs environnantes, tandis que l'équipe d'assaut se préparait méthodiquement. Chaque opérateur vérifiait son équipement : gilet pare-balles, casque balistique, armement spécial, moyens de communication sécurisés.

Malik observait cette mécanique parfaitement huilée avec admiration. Les hommes du GIGN étaient des professionnels aguerris, sélectionnés parmi les meilleurs éléments de la gendarmerie et formés aux techniques les plus avancées d'intervention en milieu hostile.

"Notre priorité reste la capture des suspects vivants et de faire sortir tous les otages vivants rappela » Benali de la dernière réunion préparatoire. "Nous avons besoin de leurs informations pour démanteler l'ensemble du réseau. Tir léthal uniquement en cas de menace immédiate."

À 4h30 du matin, l'opération fut lancée. Les images thermiques montraient que les quatre suspects étaient réunis dans l'arrière pièce de la bijouterie, probablement pour finaliser leur plan d'attaque avant de prendre la fuite.

"Équipe Alpha en position," annonça le chef du premier groupe d'assaut dans son micro.

"Équipe Bravo prête," confirma le second.

"Tireurs en place. Cibles identifiées," ajouta le chef des snipers.

Le lieutenant Benali donna l'ordre final : "Exécution."

Tout se déroula avec une précision chirurgicale. Des charges explosives contrôlées firent sauter la porte d'entrée de la bijouterie et les fenêtres simultanément. Des grenades assourdissantes furent lancées pour désorienter les braqueurs. En moins de dix secondes, les opérateurs du GIGN étaient à l'intérieur, progressant en binômes selon des schémas tactiques parfaitement maîtrisés.

Depuis le PC mobile installé à proximité, Malik suivait l'opération via les caméras embarquées sur les casques des opérateurs. Les images étaient saccadées mais suffisamment claires pour comprendre ce qui se passait.

"Suspect un maîtrisé."

"Suspect deux et trois sécurisés."

"Attention, suspect quatre armés !"

Un coup de feu retentit. Puis le silence.

"Suspect quatre neutralisé. Blessure à l'épaule. Besoin d'assistance médicale."

« Otage identifié et menotté pour vérification d'identité »

"Bâtiment sécurisé. RAS

En moins de deux minutes, l'opération était terminée. Les quatre preneurs d'otage avaient été appréhendés, l'un d'eux blessé mais pas en danger de mort. Aucune perte du côté des forces d'intervention.

L'équipe de déminage du GIGN pénétra ensuite dans l'entrepôt pour sécuriser les explosifs que les braqueurs avaient solidement fixé aux quatre coins de la bijouterie.

Les interrogatoires préliminaires, menés par des spécialistes venus spécialement de métropole, confirmèrent les soupçons : la cellule était affiliée à une bande organisée agissant dans le Monde entier.

"Ce braquage était une commande d'un gros client basé en Europe," expliqua le Colonel Moreau lors du débriefing.

Malik fut chargé d'exploiter les téléphones et ordinateurs saisis lors de l'opération. Son travail permit d'identifier plusieurs autres membres du réseau, dont certains étaient encore sur l'île.

Chapitre 4 : Dans les coulisses de la justice avec l'OPJ

L'opération était terminée, mais pour Malik, le plus gros du travail commençait à peine. Au lendemain de l'assaut de l'entrepôt de Mamoudzou, la tension était retombée, laissant place à la rigueur froide de la procédure judiciaire. Les quatre suspects, placés en garde à vue, devaient désormais faire l'objet d'une enquête approfondie. C'est à ce moment-là que les Officiers de Police Judiciaire (OPJ) entraient en scène.

Affecté temporairement à la brigade de recherches de Mamoudzou, Malik fut intégré à l'équipe d'enquête sous la supervision du Capitaine N'Dour, un OPJ chevronné, connu pour sa méthode et sa rigueur.

« Malik, ici, on ne court plus après les cibles — on construit le dossier qui les mettra hors d'état de nuire devant la justice, » lui expliqua N'Dour d'une voix grave, en lui tendant un dossier épais. « Tout ce qu'on a fait sur le terrain doit maintenant être documenté, vérifié, validé par la chaîne judiciaire. »

Le rôle des OPJ devenait central.

Les investigations judiciaires étaient désormais entre leurs mains : perquisitions formelles, exploitation des données numériques, recoupement des témoignages, auditions des suspects, traçabilité des transferts financiers — chaque élément devait être collecté selon une procédure stricte, consignée dans des procès-verbaux détaillés.

Malik, avait un rôle qui était crucial. Grâce à sa maîtrise du terrain, de la langue shimaoraise, et des dynamiques locales, il fut chargé de l'analyse de contenu des téléphones, d'assister aux auditions, de traduire certains échanges interceptés et de relier les indices aux réalités concrètes du territoire.

« Cet échange ici, tu comprends ce que veut dire “la livraison arrive avec le matin blanc” ? » demanda N'Dour en pointant une conversation cryptée.

« C'est une expression pour désigner l'arrivée d'un bateau à l'aube. Probablement le kwassa qui a amené un des complices, » répondit Malik.

L'OPJ nota soigneusement l'interprétation.

Malik apprenait vite.

Il observa comment les OPJ rédigeaient les rapports de procédure, comment chaque mot comptait, comment un détail mal formulé pouvait être rejeté en audience. Il comprit que l'efficacité sur le terrain n'était rien sans la solidité d'un dossier judiciaire bien ficelé.

Chaque jour, il assistait à des auditions sous contrôle du procureur de la République, où les OPJ interrogeaient les suspects sur leur parcours, leurs intentions, leurs connexions. Malik était parfois appelé à intervenir quand l'un d'eux utilisait un dialecte ou un langage codé difficile à décrypter.

Un jour, l'un des suspects parla d'un « contact au marché de Coconi ». Grâce à ses connaissances locales, Malik permit aux enquêteurs d'identifier le lieu exact et d'y organiser une perquisition qui permit de saisir une clé USB contenant des plans supplémentaires.

« Bon boulot, capitaine, » lança N'Dour, presque souriant. « Tu tiens ton rôle à merveille. Continue comme ça »

Malik esquissa un sourire, fier mais concentré. Il sentait que ce travail d'ombre, loin des interventions musclées, était tout aussi fondamental. Il n'était plus simplement en mission : il participait à rendre la justice.

Chapitre 5 : Traque en mer avec la Gendarmerie Maritime

Quelques jours après l'arrestation des terroristes, Malik fut sollicité pour une toute autre mission — mais non moins sensible. Cette fois, pas de cellule extrémiste ni d'explosifs cachés. Le danger était plus discret, insidieux : le braconnage maritime, fléau silencieux qui pillait les lagons de Mayotte et menaçait l'équilibre fragile des écosystèmes.

Il reçut l'appel à l'aube, depuis le poste de commandement de la gendarmerie maritime à Dzaoudzi.

« Malik ? On a besoin de toi sur une mission avec l'équipe maritime. Des braconniers ont été signalés du côté de Saziley. Prépare ton paquetage. »

À peine une heure plus tard, il montait à bord du patrouilleur côtier Lagoon Watch, une embarcation légère mais rapide, armée pour les interventions en mer. L'équipage, dirigé par l'enseigne de vaisseau Petit, était déjà briefé.

Sur la carte affichée à l'intérieur de la cabine, une zone avait été encerclée au feutre rouge.

« Trois embarcations suspectes opéreraient dans la réserve, ici, dans la nuit. Aucune d'entre elles n'a de permis de pêche valide. Et on parle de captures interdites : concombres de mer, tortues, voir langoustes hors saison. »

Le plan était clair. Deux équipes à bord de zodiacs rapides allaient s'approcher discrètement de la zone, en contournant le récif. Le patrouilleur resterait en retrait, prêt à intervenir si les suspects tentaient de fuir. Malik, affecté à l'équipe d'interception, serait embarqué avec deux gendarmes spécialisés.

« Objectif : interception propre. Si possible, sans confrontation. Mais si fuite il y a, on suit le protocole. »

Le départ fut donné à 04h10. La mer était calme, couverte d'un léger brouillard salin. Le silence régnait, seulement troublé par le clapotis de l'eau contre la coque. À distance, on apercevait la silhouette vacillante d'une barque, sans feu, à peine visible à l'œil nu.

Le moteur fut coupé. Les derniers mètres furent faits à la rame.

« Contact visuel, » souffla le chef d'équipe. « Trois individus à bord. Un tire les filets. Les autres déchargent des sacs. »

Un signal lumineux discret fut échangé avec le second zodiac. C'était l'heure.

« Gendarmerie maritime ! Stoppez immédiatement votre embarcation ! Préparez-vous à un contrôle ! »

Le chaos fut immédiat. L'un des hommes tenta de jeter un sac à la mer. Un autre démarra le moteur dans une tentative désespérée de fuite. Mais le zodiac de l'autre équipe leur barra la route en quelques secondes. Une manœuvre maîtrisée, un saut de l'équipage, et les braconniers furent neutralisés sans heurts.

À bord, les preuves étaient accablantes : des dizaines de holothuries encore vivantes, deux carapaces de tortues imbriquées, des casiers illégaux lestés de béton. Malik prit des photos, nota l'heure, la position GPS, les circonstances exactes de l'interception.

« Ce sont des récidivistes, » confirma l'un des brigadiers en reconnaissant l'un des hommes. « On les avait déjà arrêtés il y a six mois. Mais faute de preuves suffisantes à l'époque... »

Cette fois, Malik s'assura que chaque élément serait documenté dans les règles, prêt à alimenter un dossier judiciaire solide.

De retour à terre, les trois braconniers furent remis à la brigade de recherches. Malik assista à la rédaction des procès-verbaux. Il traduisit les échanges en shimaorais, expliqua le système de revente locale, et participa à l'audition de l'un des suspects, qui finit par craquer :

« On nous paie bien. Les clients viennent de l'extérieur. Maurice, Réunion... on n'est que les ramasseurs. »

Les informations furent transmises à l'OPJ en charge de l'enquête. Une nouvelle piste s'ouvrait : un réseau structuré de revente internationale de produits marins protégés.

Avant de quitter les lieux, le brigadier s'approcha de Malik.

« Tu ne te contentes pas de traduire. Tu construis des ponts entre les mondes. Et sans ces ponts, la justice ne peut pas exister. »

Malik resta silencieux. Ce n'était pas une intervention spectaculaire. Pas d'explosion, pas de drone, pas de menace imminente. Mais c'était un combat tout aussi essentiel : celui de préserver l'avenir d'un territoire — et l'honneur de ceux qui y vivent.

Chapitre 6 : Les murs de Majicavo

Majicavo, c'est le nom que tous les Mahorais connaissent. Situé sur une colline à la sortie de Koungou, au nord de Mamoudzou, l'établissement pénitentiaire se dresse comme une forteresse aux murs gris, visibles depuis la route nationale. De loin, on pourrait croire à un bâtiment administratif quelconque. Mais de près, le silence épais, les grilles enserrées et les tours de surveillance disent tout.

La Maison d'Arrêt de Majicavo a été construite pour accueillir un peu plus de 250 détenus. Ils sont souvent plus du double. Une surpopulation chronique qui accentue les tensions, alourdit les journées et use les nerfs.

L'établissement est divisé en plusieurs quartiers :

- Le quartier des hommes majeurs, où la majorité des détenus sont placés en détention provisoire en attente de jugement.
- Le quartier des femmes, séparé du reste, mais également surpeuplé.
- Le quartier disciplinaire, pour les cas de violence ou d'indiscipline grave.
- Quelques cellules d'isolement, pour des profils à risque ou des détenus sous protection.
- Et enfin, le quartier des mineurs, plus petit, plus sensible.

C'est justement là, dans ce quartier spécifique, qu'Issa venait d'être promu. Une affectation qu'il avait acceptée avec sérieux, presque avec gravité. Car il savait que là, plus qu'ailleurs, chaque parole, chaque geste pouvait marquer un tournant.

Les jeunes détenus de ce quartier avaient entre 13 et 17 ans, certains toujours à l'école, d'autres déjà noyés dans les logiques de gang, de violence, de survie.

Issa s'était donné pour mission de ne pas être qu'un gardien. Il voulait être un repère.

Chaque nouvel arrivant recevait un temps d'échange avec lui. Il expliquait les règles, les droits, les possibilités. Il tentait de les rassurer, sans jamais leur mentir.

« Tu es tombé. Mais tu n'es pas foutu. Tu peux encore décider dans quelle direction tu veux aller. »

Il surveillait les tensions, les groupes qui se formaient, les mots qui montaient trop vite. Il intervenait en médiateur, bien avant que les conflits n'éclatent. Il savait désamorcer les regards défiants, traduire les silences en signaux, poser des limites sans humiliation.

Il veillait aussi à ce que ces jeunes aient accès aux activités éducatives, sportives et professionnelles. Il discutait avec les éducateurs du SPIP Jeunes, plaidait pour que tel garçon puisse reprendre les cours à distance, que tel autre assiste à l'atelier menuiserie.

« On ne réinsère pas avec des barreaux. On réinsère avec de la présence. »

Chaque jour, Issa traversait ce quartier en prêtant attention à des détails que d'autres négligeaient : un dessin changé sur un mur, une cellule restée inhabituellement silencieuse, une lettre posée intacte sur un lit.

Majicavo n'était ni belle, ni moderne. Elle était déjà usée, surchargée, imparfaite. Mais elle tenait debout. Et dans le quartier des mineurs, Issa faisait tout pour que quelques-uns tiennent le coup.

Ce que peu de ces jeunes savaient, c'est qu'Issa avait été comme eux. Lui aussi avait connu les embrouilles de quartier, les virées de nuit, la colère contre tout. Il avait fait partie d'un gang à Kawéni, entraîné dans de mauvais plans, il avait frôlé le pire. Jusqu'au jour où, poussé par un éducateur tenace, il avait intégré le RSMA de Mayotte. Là-bas, entre la rigueur militaire, le travail, et le respect que l'on n'obtient que par l'effort, il avait trouvé un autre regard sur lui-même. C'est là qu'il avait repris pied, appris un métier et décidé de passer les concours dans l'administration. Il n'en parlait pas souvent — sauf quand il sentait que c'était le moment. Quand un regard s'ouvrait, quand un mur tombait. Parce qu'il savait que le seul vrai message qui passe, c'est celui que l'on incarne.

Chapitre 7 : Issa, derrière les murs de Majicavo

À l'intérieur des hauts murs de béton de la Maison d'Arrêt de Majicavo, chaque journée recommence comme un cycle sans fin. Issa, surveillant pénitentiaire, connaissait ce rythme par cœur. Mais pour lui, aucune journée ne se ressemblait vraiment. Il le répétait souvent : « Ici, il faut être solide. Dans les bras, dans la tête et dans le cœur. »

À 6h45, il franchit les grilles, salua ses collègues à l'entrée, récupéra son trousseau de clés et son talkie-walkie. Son uniforme était impeccable. Il savait que dans cet environnement, la discipline n'était pas qu'une exigence : c'était un langage, un langage que les détenus comprenaient.

À 7h, les portes s'ouvraient sur les cellules : réveil, toilette, distribution du petit-déjeuner. Issa passait dans les couloirs, notait les comportements, les regards, les silences inhabituels. Il connaissait presque tous les pensionnaires par leur prénom et parfois par leur histoire.

Dans son unité, on comptait des jeunes de 18 à 25 ans, pour la plupart. Certains avaient grandi à quelques rues de chez lui. D'autres portaient le même nom que ses anciens camarades de classe. Tous étaient tombés, à un moment ou un autre, dans la spirale du trafic, des règlements de comptes, de l'errance.

« Tu sais, Issa, si j't'avais eu comme grand frère, peut-être que j'serais pas là, » lui avait confié un jeune récemment arrivé, incarcéré pour vols avec violence.

Issa n'oubliait jamais ces mots. Ils alimentaient sa mission silencieuse, celle qu'aucune fiche de poste ne mentionnait : tenter d'inspirer, de transformer, de réorienter des destins.

Entre les rondes, les fouilles, les vérifications d'identité et la gestion des conflits, il trouvait toujours – et non pas "parfois" – quelques instants pour discuter. Il écoutait. Il posait des limites. Il conseillait, avec fermeté mais sans jugement.

« Ici, t'as encore le choix. Ce n'est pas la fin, » disait-il. « Mais il faut te lever le matin pour faire autre chose que frapper ou fuir. Il faut construire quelque chose, même entre ces murs. »

Issa avait compris très tôt que son rôle dépassait largement celui d'un simple gardien. Il était devenu, presque malgré lui, un lien entre deux mondes. Pour ces jeunes qui avaient grandi sans repères, il incarnait une autorité qui ne cherchait pas à les briser mais à les élever.

Les journées s'enchaînaient : distribution des repas, organisation des promenades, surveillance des ateliers, encadrement des visites familiales. Il fallait être partout, tout le temps. Rester calme face aux provocations. Intervenir quand un regard de travers tournait en affrontement. Rédiger un rapport quand un détenu refusait de regagner sa cellule. Toujours en alerte, jamais dans l'émotion.

Mais c'était après ces moment-là, dans les interstices du quotidien carcéral, qu'Issa accomplissait ce qu'il considérait comme sa véritable mission.

Le soir venu, après la fermeture des cellules à 18h45, Issa ne partait pas immédiatement. Il rejoignait systématiquement l'équipe du SPIP, le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation. Ces moments de coordination avec les travailleurs sociaux, les éducateurs et les conseillers d'insertion étaient pour lui le cœur battant de son engagement.

« Ce gars-là, Yazid, il a commencé à lire. Vraiment lire, pas juste faire semblant. Il m'a demandé d'autres livres hier. »

« Lui, là, il a un vrai potentiel. Donnez-lui un cadre solide, une formation courte mais directe. Il veut sortir, et rester dehors. »

« J'ai discuté avec Ibrahim de son projet de CAP. Il a peur de pas y arriver, mais il est intelligent. Il faut juste qu'il reprenne confiance en lui. »

Issa ne se contentait pas de signaler les comportements ou de transmettre des informations. Il plaidait, suggérait, insistait parfois. Il suivait personnellement les dossiers de réinsertion des jeunes qu'il estimait les plus prometteurs – ou les plus fragiles. Il avait même constitué, avec l'accord tacite de sa hiérarchie, un petit réseau d'employeurs prêts à donner une chance aux jeunes sortant de prison : des artisans, des restaurateurs, des entrepreneurs du BTP (Bâtiment et les Travaux Public).

Ce lien avec le SPIP n'était pas simplement important pour lui – il était vital. Car il savait que la réinsertion ne se jouait pas seulement à la sortie, mais dès les premiers jours de l'incarcération d'une personne. Chaque moment, chaque interaction pouvait planter une graine. Une préparation à la liberté, fragile, mais possible.

« Vous comprenez, » expliquait-il souvent à la nouvelle éducatrice arrivée de l'hexagone, « ces jeunes, ils viennent souvent de quartiers où les seuls modèles de réussite sont les dealers. Personne ne leur a jamais vraiment parlé de travail, d'effort, de patience. Ils ont besoin qu'on croie en eux avant qu'ils puissent croire en eux-mêmes. »

Issa avait insisté pour mettre en place, avec le soutien du SPIP, des ateliers hebdomadaires sur les compétences de vie : comment ouvrir un compte bancaire, préparer un entretien d'embauche, gérer un budget. Des gestes simples pour beaucoup, mais qui représentaient un défi insurmontable pour des jeunes n'ayant jamais connu que la débrouille et l'économie parallèle.

« C'est ça, la vraie sécurité, » répétait-il aux collègues sceptiques. « Un jeune qui sort d'ici avec un projet, c'est un jeune qui ne reviendra pas. »

Mais à Mayotte, les défis étaient immenses. La surpopulation carcérale, les tensions communautaires, le manque d'activité, l'éloignement de l'hexagone, tout compliquait la tâche. Parfois, Issa rentrait chez lui vidé, le regard lourd, le cœur serré.

Et pourtant, chaque matin, il revenait.

Il revenait pour Moussa, qui avait repris ses études, après avoir juré qu'il ne remettrait jamais les pieds dans une salle de classe.

Il revenait pour Anli, qui lui écrivait régulièrement depuis son retour sur l'Ile de la Réunion, pour lui dire qu'il avait monté sa petite entreprise de réparation de scooters.

Il revenait parce qu'il croyait encore que la prison ne devait pas être qu'un lieu d'enfermement, mais un lieu pour rebondir. Un point de rupture ou de reconstruction.

Il revenait parce qu'il croyait que parmi ces jeunes, certains pouvaient encore choisir un autre chemin. Et pour cela, il fallait une personne, juste, pour leur dire que c'était possible et pour leur montrer comment faire.

« On ne sauve pas tout le monde, » disait-il parfois à sa femme, quand le doute l'envahissait. « Mais si on en sauve un seul, ça vaut tous les efforts du monde. »

À Majicavo, Issa n'était pas seulement un gardien des corps. Il était, à sa façon, un éducateur des possibles.

Chapitre 8 : Face à la Violence Juvénile

Un mois après son arrivée, Malik fut confronté à la dure réalité de Mayotte. Une rixe entre bandes rivales avait éclaté près d'un lycée à Dembéni, faisant plusieurs blessés.

La sirène du collège venait à peine de retentir que des cris éclataient près du portail. Deux groupes de jeunes s'étaient affrontés à coups de poings, de pierres. En moins de dix minutes, plusieurs élèves étaient à terre, des tables renversées, et des surveillants dépassés par la violence.

Les renforts arrivaient.

Trois véhicules sérigraphiés freinèrent brusquement devant le portail du collège. La portière claqua. C'était le PSIG (Peloton de Surveillance et d'Intervention de la Gendarmerie) de Sada, suivi d'une équipe de gendarmes départementaux.

"Nous intervenons en coordination," expliqua le Capitaine Bernard. "Le PSIG sécurise la zone, tandis que les gendarmes départementaux procèdent aux interpellations. Ousseni, vous accompagnerez le lieutenant Hamada pour parler avec les témoins."

Ousseni hocha la tête sans un mot. Il était originaire de Kawéni, il connaissait bien le quartier et même quelques visages dans la foule agitée.

L'adjudant Morel sortit la première, talkie en main, le regard déjà en alerte.

Le PSIG sécurise la zone, annonça-t-elle dans son talkie-walkie. Les gendarmes départementaux procèdent aux interpellations.

Le PSIG s'était déployé rapidement : les deux agents postés aux issues, un troisième marchait lentement au milieu de la cour, mains visibles, mais le regard déterminé. Aucun élève ne sortait. Aucun ne bougeait sans autorisation. Les battements de cœur ralentissaient sous le poids du silence imposé.

Pendant ce temps, les gendarmes départementaux passaient à l'action : trois jeunes, désignés par les surveillants, étaient interpellés calmement, mains derrière le dos, sans violence. D'autres étaient invités à s'asseoir au sol, le temps de comprendre ce qu'il s'était passé.

Dans une salle de permanence transformée en zone d'interrogatoire Ousseni et le lieutenant Hamada recevaient les premiers témoins. Deux collégiennes tremblaient encore.

— Tu peux parler, dit Ousseni d'une voix douce. On est là pour que cela s'arrête. Pas pour punir ceux qui n'y sont pour rien.

L'une d'elles désigna discrètement un des garçons interpellés.

— C'est lui qui a lancé la pierre. C'est parti pour d'une histoire de téléphone volé... mais ce n'est pas la première fois.

Le lieutenant Hamada prenait des notes sans jamais presser les témoins.

Dehors, le calme était revenu. Mais dans les regards des élèves, une inquiétude persistait. Ousseni le savait : il ne suffisait pas d'intervenir. Il faudrait revenir, parler, prévenir, rétablir la confiance.

Et il était prêt à le faire. C'est pour cela qu'il portait l'uniforme, pour venir en aide à la population et la rassurer.

Malik fut frappé par la jeunesse des protagonistes. Certains n'avaient pas plus de 13 ans, armés de machettes et de barres de fer. Sur place, il reconnut un visage familier.

"Anli ?" murmura-t-il en apercevant un adolescent menotté. "Je connais ce jeune homme," dit-il à Leila. "Son grand frère était avec moi au RSMA de Mayotte"

"C'est justement pour ça que votre profil est précieux," répondit Leila. "Vous connaissez ces quartiers, ces familles. Vous pouvez établir un lien que nous avons du mal à créer."

Plus tard, avec l'autorisation de ses supérieurs, Malik s'entretient avec Anli au poste.

"Tu sais ce qui t'attend si tu continues ?" demanda Malik. "Le centre de détention pour mineurs, puis la prison."

"Qu'est-ce que ça peut faire ?" répondit Anli avec défi. "La moitié de mes amis y sont déjà."

Ce fut, paradoxalement, sa mission la plus difficile depuis qu'il avait rejoint la gendarmerie.

« Parce que les "méchants", cette fois, n'étaient pas des criminels endurcis, » confia-t-il plus tard à sa femme Zahra. « C'étaient juste des gamins perdus. Comme moi, avant le RSMA. » Il savait qu'il aurait pu être à leur place. Il savait aussi que la répression seule ne suffirait jamais.

Chapitre 9 : Ali se rend à Majicavo

La sueur coulait le long du dos d'Ali alors que le fourgon de la gendarmerie franchissait le dernier poste de contrôle du centre pénitentiaire de Majicavo. À dix-sept ans, son visage encore enfantin contrastait avec la dureté de son regard. Condamné pour une agression à main armée ayant entraîné de graves blessures, il entrait dans un monde dont il avait tant entendu parler dans les rues de Kawéni.

"Descends," ordonna sèchement le gendarme en ouvrant la porte arrière du fourgon.

Le soleil de Mayotte frappait le béton de la cour, créant une chaleur suffocante. Ali, menottes aux poignets, fut conduit à travers un dédale de couloirs étroits jusqu'au quartier des mineurs. L'odeur le frappa immédiatement : un mélange âcre de désinfectant, de transpiration et d'humidité tropicale emprisonnée entre des murs trop étroits.

"Nouveau pensionnaire pour le quartier mineur," annonça le gendarme au surveillant de service, un homme au visage marqué par des années d'épuisement professionnel.

"Cellule B-17," indiqua le surveillant après avoir consulté un registre usé. "Tu seras avec trois autres."

Ali fut dépouillé de ses effets personnels, photographié, fiché. Chaque étape le déshumanisait un peu plus. On lui remit, une couverture élimée, un kit d'hygiène rudimentaire. Son numéro d'écrou remplaçait désormais son nom.

La cellule B-17 mesurait neuf mètres carrés. Trois visages se tournèrent vers lui lorsque la porte métallique s'ouvrit. Des matelas posés à même le sol occupaient presque tout l'espace disponible. Dans un coin, une toilette sans aucune séparation et sans porte. Une petite fenêtre grillagée laissait passer un filet d'air chaud et moite.

"Le nouveau," annonça le surveillant avant de refermer la porte avec un claquement métallique qui résonna dans la poitrine d'Ali.

Kamal, le plus âgé des trois autres détenus, dix-sept ans et des cicatrices sur les avant-bras, le toisa de haut en bas.

"T'es d'où ?" demanda-t-il en shimarorais.

"Kawéni," répondit Ali, tentant de masquer le tremblement dans sa voix.

Le visage de Kamal s'éclaira d'un sourire carnassier. "T'es un des frères de Kawéni alors. On a plusieurs gars de là-bas."

"Pour combien tu es là ?" poursuivit Nassur, le troisième occupant de la cellule.

"Six mois."

"C'est pour quoi ?" demanda Saïd, un garçon fluët de quinze ans aux yeux déjà éteints.

Ali hésita un instant. "Agression. Un type de Doujani qui avait manqué de respect à mon cousin."

Kamal hocha la tête avec approbation. "Tu vas retrouver des gars qui ont la même histoire ici. Presque tous."

La chaleur était insupportable. Le thermomètre dépassait souvent les 35 degrés dans les cellules, l'humidité collant les vêtements à la peau. Ali posa son matelas dans le dernier espace disponible, contre le mur du fond.

"Les douches, c'est deux fois par semaine," expliqua Saïd. "L'eau est froide et tu as trois minutes. Les repas, c'est à horaire fixe, et si tu rates la distribution, tu ne manges pas."

Le bruit était constant : cris, conversations, ordres hurlés, portes métalliques. La promiscuité absolue. Pas un instant de solitude, pas un moment de silence.

À 18 heures, une cloche retentit pour le repas du soir. Les détenus furent conduits en file indienne vers le réfectoire improvisé. Des plateaux en plastique ébréché contenaient une portion de riz, une sauce indéterminée et un morceau de pain rassis.

En traversant le réfectoire, Ali reconnut immédiatement les mêmes divisions qu'à l'extérieur. Les jeunes de Kawéni mangeaient ensemble. Ceux de Doujani formaient un autre groupe. Exactement comme dans les rues, les mêmes territoires, les mêmes rivalités, concentrés dans un espace encore plus restreint.

"Ali !" s'exclama une voix familière. Ibrahim, un garçon de son quartier, lui fit signe. "Viens avec nous."

Ali s'approcha du groupe de Kawéni, soulagé de retrouver des visages connus. Les salutations rituelles s'échangèrent, poignées de main codifiées, signes de reconnaissance.

"Quand sors-tu ?" demanda Ali à Ibrahim.

"Dans deux mois." Ses yeux brillèrent d'une lueur féroce. "Et je vais régler mes comptes avec ceux qui m'ont balancé."

Autour de la table, les têtes acquiescèrent. La conversation glissa naturellement vers les projets de vengeance, les règlements de compte à venir, les stratégies pour reprendre le contrôle des territoires perdus pendant leur incarcération.

"Tu vois, ici c'est une école," expliqua Malik, un jeune homme de presque dix-huit ans, respecté par tous, pour ses trois séjours à Majicavo. "Tu rentres pour une histoire de vengeance, tu ressorts avec dix nouvelles raisons de te venger et vingt gars prêts à t'aider."

Ali écoutait, fasciné et troublé à la fois. Il réalisait que la prison, loin de briser les cycles de violence, les renforçait. Les rivalités entre quartiers, entre communautés, se cristallisaient ici, dans cette promiscuité forcée.

Cette nuit-là, allongé sur son matelas trop fin, Ali écouta les bruits de la prison et les conversations de ses codétenus. Des plans se tissaient dans l'obscurité. Des alliances se formaient. Des vengeances se préparaient méthodiquement, patiemment.

"Premier jour," murmura Kamal dans l'obscurité. "T'en as encore cent quatre-vingts avant ta sortie. Mais t'inquiète, on va mettre ce temps à profit."

Plus tard, dans la cour de promenade, un rectangle de béton surchauffé entouré de hauts murs surmontés de barbelés. Ali observa la cinquantaine de mineurs qui s'y entassaient. Exactement comme à l'extérieur, ils se regroupaient par villages d'origine, par bandes, par affiliations.

"Tu vois," lui expliqua Ibrahim en désignant différents groupes, "c'est exactement comme dehors, sauf qu'on ne peut pas fuir. Ça rend tout plus intense, plus dangereux."

Ali reconnut la vérité de ces paroles. Les mêmes dynamiques, les mêmes codes, les mêmes hiérarchies qu'à l'extérieur, mais concentrés, amplifiés par l'enfermement.

"Quand Sofiane va sortir le mois prochain," poursuivit Ibrahim à voix basse, "on a déjà tout prévu pour les gars de Doujani qui l'ont balancé. Il a établi tous les contacts ici, préparé chaque détail."

La journée s'étirait, elle semblait interminable. La chaleur, le bruit, la promiscuité, l'ennui écrasant. Ali sentait déjà le changement en lui. Une carapace qui se formait. Sa colère, au lieu de s'apaiser, semblait se concentrer, se cristalliser.

À la tombée de la nuit, alors qu'ils étaient de retour dans leur cellule étouffante, Kamal s'approcha d'Ali.

"Demain, tu passes devant le chef." Son regard était froid, calculateur. "Si tu rejoins notre groupe, tu fais partie de ceux qui seront vengés si quoique ce soit leur arrive ici. Mais en échange, tu dois être prêt à faire pareil pour n'importe lequel d'entre nous."

Ali acquiesça silencieusement. Il comprenait déjà les règles non écrites. Dans ce quartier surpeuplé de Majicavo, la justice des mineurs n'existait que sur le papier. En réalité, c'était un système parallèle qui régnait, fait de rapports de force, d'alliances forcées et de promesses de vengeance.

"Je connais celui qui t'a fait entrer ici," ajouta Kamal. "Quand tu sortiras, on aura un plan pour lui. Personne ne reste impuni."

Allongé sur son matelas, fixant les graffitis sur le plafond écaillé, Ali pensa à sa mère, à son quartier. Il se demanda s'il sortirait d'ici un jour en homme différent. Ou si la prison ne faisait que le préparer à une vie de violence perpétuée, de vengeance sans fin.

La cellule était silencieuse maintenant, hormis le bourdonnement constant des ventilateurs défectueux qui brassaient l'air chaud et humide, sans jamais le rafraîchir. Dans sa tête, Ali commença à compter. Cinq cent quarante-neuf jours. Cinq cent quarante-neuf jours non pas pour réfléchir à ses actes, mais pour tisser de nouvelles rancœurs, de nouvelles alliances, de nouveaux projets de revanche.

Quelque part dans le couloir, une voix juvénile entonna doucement un chant traditionnel mahorais. Une berceuse que les mères chantent à leurs enfants. Le contraste était déchirant dans ce lieu où l'enfance s'achevait brutalement, sacrifiée sur l'autel d'un système judiciaire et carcéral débordé, inadapté aux réalités de l'île.

Ali ferma les yeux, mais le sommeil ne vint pas. Le cycle de la vengeance était maintenant clair devant lui, comme une route déjà tracée. « Bienvenue à Majicavo ».

Chapitre 10 : Jour de visite

Dimanche matin. Jour de visite.

Pour les familles, c'était souvent le seul lien tangible avec ceux qui étaient de l'autre côté. Pour Issa, c'était le jour le plus délicat de la semaine.

Il était en poste dès 7h30, en uniforme, radio accrochée à l'épaule, regard attentif. Devant la porte d'entrée du quartier mineurs, une file s'étirait déjà : des femmes, des mères, des grands-mères, quelques pères aussi. Tous portaient des sacs plastiques gonflés de victuailles, de vêtements propres, parfois de dessins d'enfants.

Premier contrôle : l'identité.

Issa appelait les noms un à un, vérifiait les pièces d'identité, comparait avec les listes transmises par l'administration pénitentiaire. Un regard, une photo, une signature. Pas d'écart possible. Derrière lui, deux collègues fouillaient les sacs.

« Madame, les beignets non, le pot de piment non. »

« Mais c'est juste du gingembre ! Il aime ça, mon neveu ! »

Issa restait calme, même quand la voix montait.

« Je comprends, mais c'est le règlement. On ne peut pas laisser passer ce genre de contenant. On peut le garder ici ou vous le reprenez. »

La sécurité passait avant tout. Un simple bocal pouvait cacher bien pire.

À 9h00, les premiers visiteurs furent autorisés à entrer, escortés jusqu'à la salle des parloirs du quartier mineur. La tension, palpable à l'entrée, laissait alors place à un silence chargé de pudeur. Les retrouvailles étaient brèves, intenses, parfois douloureuses.

Issa passait dans la salle, surveillant les échanges, les gestes, les regards. Il devait prévenir tout passage d'objet, toute tentative de contact physique non autorisé. Un œil sur les visiteurs, un autre sur les détenus.

Soudain, il aperçut un visage qu'il ne s'attendait pas à voir.

Assis sur un des bancs, les épaules rentrées, le regard évitant le sien : Ali.

Le petit frère de Karim, une connaissance d'enfance. Issa l'avait vu grandir. Un gamin toujours collé à son frère, un peu turbulent, mais rieur. Le revoir ici, en tenue, le visage fermé, fut un choc.

Issa sentit une chaleur acide lui monter dans la gorge. Il détourna brièvement les yeux, puis revint vers la table. À côté d'Ali, une femme âgée s'installait avec précaution. Issa la reconnut aussitôt.

La tante d'Ali.

« Bonjour, madame Rachida, » dit-il doucement.

Elle leva les yeux, surprise. Puis son visage s'éclaira d'un sourire triste.

« Issa... Toi ici ? »

Il hocha la tête.

« Je travaille ici. Je suis au quartier pour mineurs. »

Ils échangèrent peu de mots, mais tout était dans le regard. Elle savait ce qu'il pensait. Et lui, ce qu'elle ressentait.

Quelques minutes plus tard, un incident éclata à l'entrée. Une femme refusait de repartir avec un sac contenant un objet interdit.

« J'ai fait quatre heures de route ! Ce n'est pas un téléphone, c'est un vieux MP3 ! Il voulait écouter sa musique ! »

Issa intervint, ferme mais posé.

« Je comprends votre frustration, madame. Mais c'est une règle nationale. Aucun appareil électronique n'est autorisé. Je peux vous remettre un reçu si vous souhaitez le récupérer plus tard. »

Elle frappa du pied, jura à voix basse. Puis, résignée, déposa le lecteur sur le comptoir. À la prison, les émotions montaient vite. Il fallait savoir tenir, contenir, expliquer. Être mur et passerelle tout à la fois.

En fin de matinée, alors que les derniers visiteurs quittaient les lieux, Issa resta un instant seul dans la salle du parloir. Les bancs étaient vides, mais l'air était encore lourd de ce qui avait été dit... et de ce qui ne l'avait pas été.

Il pensa à Ali. Il pensa à Karim. Il pensa à lui-même. Il sortit son carnet, y nota simplement : « Ali. À suggérer au SPIP. » Parce qu'ici, chaque visage était un combat en suspens. Et parfois, une seconde chance commençait par une simple attention.

Chapitre 11 : Retrouvailles à Majicavo

Trois semaines après l'opération à l'école, le lieutenant Hamada convoqua Malik dans son bureau.

« Demain matin, vous m'accompagnez en mission au centre pénitentiaire de Majicavo. La gendarmerie y mène un programme de prévention de la récidive. Vous y verrez une autre facette de notre métier, celle qu'on exerce loin des armes et des sirènes. »

Il marqua une pause avant d'ajouter, presque avec un sourire :

« Vous ne serez pas seul. L'intervention se fait en binôme avec un agent de surveillance pénitentiaire. Vous le connaissez peut-être... Issa Saindou. »

Malik releva la tête, surpris.

« Issa ? Bien sûr que je le connais. C'est un ami proche. On s'est rencontrés au RSMA. On dormait dans le même dortoir. C'est un frère. »

Le lendemain matin, à l'entrée de la Maison d'Arrêt de Majicavo, Malik découvrit la prison pour la première fois. Les murs gris, les barbelés, la lourdeur du silence, tout contrastait avec le tumulte de la ville à quelques kilomètres. Une autre réalité, enfermée mais bien vivante.

Le Colonel Moreau, les accueillit dès l'entrée de la prison. Il souhaitait prêter main forte lors de l'intervention.

« La situation est tendue ici. Le taux d'occupation est à plus de 200 %, les cellules sont surchargées, il y a beaucoup de jeunes détenus et toujours ces tensions entre village, qui se prolongent à l'intérieur. »

Dans la salle polyvalente, une dizaine de jeunes détenus attendaient pour une session d'échange avec les forces de l'ordre. Parmi eux, Malik reconnut Ali, le même qu'il avait vu quelques semaines plus tôt à l'école, lors de l'intervention pour un affrontement entre bandes. Il n'était pas surpris de le voir là, mais son cœur se serra quand leurs regards se croisèrent.

Ali détourna les yeux, visiblement gêné. Malik ne dit rien, mais son regard était clair : il n'était pas venu pour juger.

Dans le couloir menant à la salle, Issa attendait déjà. Malik le salua d'un geste complice, un sourire au coin des lèvres. Ils ne s'étaient pas revus depuis le « voulu de N'Gouja », mais ce moment partagé sur la plage, entre rires, brochettes de poisson et souvenirs du RSMA, avait ravivé leur lien. Cette fois encore, leur échange fut bref mais chargé de sens. Un regard, une tape sur l'épaule, et la même certitude partagée : cette expérience qu'ils avaient vécue ensemble — les réveils à l'aube, la discipline, la fatigue, mais aussi les rires — les avait forgés. Elle leur avait donné une structure, une estime de soi et surtout, la conviction qu'un autre chemin est toujours possible.

« Tu te souviens de ce qu'on était avant ? » dit Issa.

« Des mecs perdus, en colère, en train de tourner en rond. »

« Et maintenant on est là. C'est à notre tour de leur dire que c'est possible. »

À l'intérieur, le lieutenant Hamada prit la parole. « La Gendarmerie, ce n'est pas seulement la répression. Notre mission inclut la prévention et la réinsertion. C'est pourquoi nous avons souhaité que le gendarme Ousseni et l'agent pénitentiaire Saindou partagent leur parcours avec vous aujourd'hui. »

Pendant près d'une heure, Malik et Issa parlèrent aux jeunes détenus. Malik ne chercha pas à enjoliver son passé. Il leur raconta Kawéni, les mauvaises fréquentations, les choix bancals, puis le déclic, l'entrée au RSMA, la rigueur militaire qui le transforma, et enfin, son engagement dans la Gendarmerie.

« J'aurais pu être à votre place, » dit-il en regardant Ali. « Ce qui m'a sauvé, c'est une opportunité et le courage de la saisir. Le RSMA a été cette chance.

Après la session, alors que les détenus regagnaient leur quartier, Ali s'attarda. Il jeta un regard rapide à Malik et Issa, puis baissa la tête avant de murmurer :

« Merci. »

Dans le bureau du Colonel Moreau, l'ambiance redevint formelle.

« Nous travaillons en étroite collaboration avec les magistrats, » expliqua-t-il. « La Gendarmerie assure les escortes des détenus pour les transferts et les comparutions, et nos OPJ sont souvent saisis des infractions commises à l'intérieur. Mais sans travail de fond, sans actions comme celles d'aujourd'hui, on ne fait que colmater. »

Chapitre 12 : Avant de partir

Après l'intervention, et les couloirs de la prison retrouvaient leur silence de pierre. Les jeunes regagnaient leur quartier, et Malik s'apprêtait à repartir. Mais avant de rejoindre le poste de contrôle, il fit un détour par la salle de repos du personnel pénitentiaire.

Issa y était, assis à une table métallique, un café noir entre les mains. Il leva les yeux en voyant Malik entrer.

« Tu t'en vas déjà ? »

Malik hocha la tête, puis s'assit à ses côtés, le temps d'un instant, aucun des deux ne parla. Le silence n'était pas pesant. Il était plein de ce qu'ils venaient de vivre ensemble.

« Tu sais, » finit par dire Issa, « ce que je vois ici, tous les jours... Ce n'est pas juste de la délinquance. C'est de la rage, de la solitude, de la honte. Des gamins qu'on a laissés seuls trop tôt. »

Il fixa son café.

« Et souvent, la seule chose qu'ils ont appris à faire, c'est à frapper. Pour se faire respecter. Pour exister. »

Malik hocha la tête, pensif.

« C'est la même chose dehors. On intervient dans les quartiers après les coups, après les caillassages, mais on arrive rarement avant que ça explose. »

Ils se regardèrent un moment. Deux hommes qui avaient connu l'autre côté. Qui savaient que la violence n'était pas un instinct, mais un réflexe appris et parfois la seule réponse disponible.

« Tu arrives à les faire parler, ici ? » demanda Malik.

« Parfois. Surtout quand ils sentent que tu n'es pas là pour les casser. Quand tu leur parles comme à un frère, pas comme à un numéro. C'est ça, la médiation. Créer un espace de respect, de parole, même au milieu de la colère. »

Il marqua une pause.

« Et puis on a le SPIP, heureusement. Ils font un boulot de l'ombre, mais sans eux, on relâcherait des jeunes dans la rue sans rien. Le SPIP, c'est la passerelle. Ils aident à penser à « un après », à préparer la sortie, à créer une cohérence entre leur peine et un projet de vie. »

Malik appuya son dos contre la chaise.

« Tu crois qu'on peut faire quelque chose pour Ali ? »

Issa le regarda.

« Je vais en parler au conseiller SPIP de son quartier. Il faut voir s'il peut intégrer un parcours de réinsertion. Il n'a pas encore plongé trop loin. Il a besoin d'un cadre, d'un projet. »

Malik acquiesça.

« Je peux faire un courrier de soutien et proposer un accompagnement à la sortie. Je pourrais même venir le voir régulièrement. »

Issa sourit.

« Tu ferais ça ? »

« Pour lui, pour toi... et pour ce qu'on représente. Parce que s'ils nous voient ensemble, lui et les autres, ils comprendront que ce n'est pas une histoire de chance. C'est une question de décision et de soutien. »

Ils se serrèrent la main. Une poignée qui disait : on continue. Ensemble.

En quittant la prison, Malik se sentait changé. Il avait vu l'envers du décor, l'autre face de la justice. Et il savait qu'il reviendrait. Parce qu'il y a des murs qu'on peut traverser, par les mots, par l'exemple, par la mémoire de ce qu'on a été.

Chapitre 13 : Une porte entrouverte

Le lundi suivant, Ali fut convoqué dans un petit bureau au fond du couloir administratif du quartier mineur. Il s'y rendit à pas lents, tête basse. Il croyait d'abord à une sanction, ou à une mauvaise surprise. Mais à l'intérieur, Madame Navarro, conseillère du SPIP Jeunes, l'attendait en compagnie d'un homme en uniforme de sapeur-pompier.

« Bonjour Ali, » dit-elle avec un sourire franc. « Je te présente le Caporal-chef Mohamadi, du Service Départemental d'Incendie et de Secours de Mayotte. Il intervient dans le cadre de notre programme de réinsertion. »

Ali s'assit, méfiant. Il avait entendu parler du SPIP sans vraiment comprendre. Pour lui, c'étaient des gens qui parlaient beaucoup, promettaient parfois, et qu'on ne revoyait plus.

« Ce n'est pas un hasard si tu es là aujourd'hui, » poursuivit Madame Navarro. « Malik, le gendarme, et Issa, l'agent pénitentiaire, ont pensé à toi pour cette initiative. Ils croient en toi, et moi aussi. »

Ali releva un peu les yeux, surpris d'entendre que les deux hommes avaient parlé de lui.

Le Caporal-chef Mohamadi prit alors la parole : « Aujourd'hui, on ne va pas rester ici à discuter. Je t'emmène avec quatre autres jeunes à l'atelier pratique de premiers secours. Pas juste de la théorie. Tu vas apprendre les gestes qui sauvent. »

« Avant d'être pompier, j'étais comme certains d'entre vous, » ajouta-t-il en regardant Ali droit dans les yeux. « J'ai grandi à Kawéni, j'ai fait des conneries. Mais j'ai eu une chance. À seize ans, j'ai vu des pompiers intervenir quand la « case » de mon voisin brûlait. Ce jour-là, j'ai su que je voudrais faire comme eux. »

Madame Navarro intervint : « Mon travail, Ali, ce n'est pas de te juger. C'est de voir comment tu peux sortir d'ici autrement que comme tu es entré. Cette activité fait partie des options que nous pouvons te proposer. »

Dans la salle commune, quatre autres détenus mineurs attendaient déjà. Le pompier avait installé des mannequins de réanimation, une trousse de secours, et divers équipements.

Pendant deux heures, Ali et les autres apprirent les gestes de base : position latérale de sécurité, massage cardiaque, utilisation d'un défibrillateur. Le Caporal-chef les guidait avec patience, corrigeant leurs mouvements, expliquant l'importance de chaque geste.

« Toi, Ali, » dit-il en l'observant, « tu as des bons réflexes. Tu es calme sous pression. C'est rare. »

Ali sentit une chaleur inhabituelle l'envahir. Pas la fierté arrogante qu'il connaissait dans la rue, mais quelque chose de différent, plus profond.

Après la démonstration des techniques d'extinction d'incendie, le Caporal-chef les réunit.

« Le métier de pompier, ce n'est pas juste éteindre des feux. C'est sauver des vies. Être là quand les gens ont besoin d'aide. Ça demande de la discipline, du courage et du travail d'équipe. Des qualités que vous avez tous, si vous choisissez de les utiliser autrement. »

De retour au bureau du SPIP, Madame Navarro l'attendait.

« Alors, qu'est-ce que t'en as pensé ? » demanda-t-elle.

Ali haussa les épaules, mais ses yeux trahissaient son intérêt.

« Le Caporal-chef Mohamadi m'a dit que tu t'en étais bien sorti, » poursuivit-elle. « Tu sais, il y a un parcours possible. D'abord finir ta peine correctement, puis intégrer une classe de préparation au concours où tu pourras, si tu le souhaites, devenir pompier volontaire.

Elle lui tendit une brochure.

« Malik et Issa sont prêts à t'accompagner dans cette démarche. Ils pensent que tu as du potentiel. Moi aussi. Mais rien ne se fait sans toi. Je suis là si tu marches. Mais je ne pousse personne. »

Ali prit la brochure sans répondre immédiatement. Il regardait les photos de jeunes en uniforme qui souriaient, fiers.

« Des fois j'me dis... c'est trop tard, » murmura-t-il finalement.

Madame Navarro sourit doucement.

« Ali, ce que tu as fait, c'est sérieux. Mais tu es mineur. Tu es là maintenant. Et justement, maintenant, ce n'est pas trop tard. Tu as encore le choix. Peut-être pour la dernière fois, mais tu l'as. »

Dans sa cellule ce soir-là, Ali relisait la brochure. Il s'imagina en uniforme, intervenant lors d'un incendie, sauvant des vies au lieu de causer des problèmes. Pour la première fois depuis son incarcération, il voyait un chemin possible. Il n'allait pas juste sortir et reprendre sa vie comme avant, mais devenir quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui sauve au lieu de détruire.

Chapitre 14 : Le test

Il était un peu plus de 18 heures quand la tension commença à monter dans le quartier mineur. Le dîner venait d'être distribué, les cellules allaient bientôt être refermées pour la nuit. Les surveillants faisaient leurs derniers passages dans les couloirs. Mais dans les coins d'ombre, les regards se cherchaient, les murmures s'échangeaient. Ali, assis sur son lit, sentait l'électricité dans l'air. Il savait ce que ça voulait dire. Un coup se préparait. Quelques heures plus tôt, Yacine, l'un des anciens du quartier, l'avait approché discrètement pendant la promenade.

« C'est pour ce soir. On va lui faire payer. Bintou l'a reconnu : c'est bien lui qui a balancé notre cachette à Kawéni. Il va comprendre ce que ça coûte. »

Ali n'avait rien répondu. Mais Yacine avait continué.

« On aura besoin de toi. Comme au quartier. Tu fais partie du sang, frère. Tu ne nous lâches pas. »

Depuis, Ali n'arrivait plus à penser à autre chose.

Il connaissait la cible. Un jeune du village voisin, récemment arrivé, soupçonné d'avoir trahi. Yacine et les autres comptaient l'attendre à la douche, à l'heure où les surveillants se relâchent. Pas d'arme, juste des poings. Des coups secs. Un message. Ali regarda sa porte. Elle était encore ouverte. Dans cinq minutes, elle se refermerait pour la nuit. S'il voulait participer, il fallait sortir maintenant. Il se leva. Fit deux pas vers l'encadrement. Puis s'arrêta. Une image lui traversa l'esprit. Malik, dans la salle des parloirs, Disant « J'aurais pu être à votre place. » Issa, dans la cour, qui notait son nom pour le conseiller SPIP. Sa tante, avec les larmes aux yeux, lors de sa dernière visite. Et surtout, ce qu'il avait ressenti, pour la première fois depuis longtemps : qu'il avait un avenir devant lui.

Il recula. S'assit sur son lit. Ferma les yeux. Les bruits dans le couloir s'intensifièrent. Des pas rapides. Une chaise renversée. Une porte claquée. Un cri étouffé. Puis la radio des surveillants s'alluma, saccadée. Ali n'avait pas bougé. Quelques instants plus tard, Issa passa devant sa cellule, en alerte. Il le regarda. Ali était immobile seul. Ils échangèrent un regard court, mais intense.

Pas un mot. Mais tout était dit.

Ce soir-là, Ali dormit peu. Mais il dormit avec une certitude nouvelle. Il avait dit non. Pas à Yacine. Pas à la violence. Mais à ce qu'il refusait de devenir.

Chapitre : Le calme après le coup

Le lendemain matin, le quartier des mineurs était encore marqué par la tension de la nuit. La bagarre avait éclaté, comme prévu. Violente, brève, brutale.

C'était arrivé dans le couloir des douches, pendant le créneau du soir matin, quand les esprits sont encore vifs et les rancunes bien réveillées.

Yacine et deux autres s'étaient jetés sur Amadou, le jeune du village rival. Poings, pieds, cris, tout avait explosé en une poignée de secondes. Mais cette fois, les surveillants étaient prêts.

Issa avait reçu l'alerte à la radio à 18h03. Il courut sans réfléchir. Avec deux collègues, ils furent sur place en moins de trente secondes.

« Stop ! Au sol ! »

Son autorité claqua comme un coup de sifflet.

Un des jeunes tenta de s'enfuir, l'épaule ensanglantée, mais fut immédiatement intercepté. Amadou, en état de choc, il fut isolé et conduit à l'infirmerie. La zone fut bouclée.

Pas de blessés graves. Mais la violence, elle, avait bien eu lieu.

Après l'intervention, Issa retourna dans les couloirs. Il faisait le point cellule par cellule, vérifiait les états, les humeurs, les regards.

Quand il ouvrit celle d'Ali, il trouva le jeune assis sur son lit, bras croisés, yeux baissés.

« C'est bon, Issa. Je ne suis pas sorti. Tu peux vérifier la caméra. »

Issa ne dit rien sur le moment. Il entra, s'assit sur le petit tabouret de métal en face de lui.

« Je n'ai pas besoin de la caméra, pour te croire, je sais. Je t'ai cherché des yeux. Tu n'y étais pas. »

Un silence.

Ali leva enfin les yeux.

« J'ai failli. Hier soir... J'ai failli sortir. J'ai fait deux pas. Mais j'ai pensé à Malik et à toi. Et je suis resté. »

Issa hocha la tête, calmement. Il avait l'air ni surpris, ni soulagé. Plutôt reconnaissant.

« C'est ce qu'on appelle un choix. Pas un miracle. Pas un discours. Un instant. Tu l'as eu. Tu l'as saisi. »

Ali renifla, gêné.

« Tu crois que ça va changer quoi ? Les autres vont me tomber dessus maintenant. »

Issa haussa les épaules.

« Peut-être. Peut-être pas. Ce que je sais, c'est que si tu ne veux pas finir comme eux, faut continuer à faire ce genre de choix. Et pas une fois. Tous les jours. Nous sommes là pour te protéger et garantir ta sécurité »

Il se leva, se dirigea vers la porte.

« La conseillère SPIP t'a mis sur la liste pour la réunion des sapeurs-pompiers volontaires. Je t'ai mis une place en première ligne. Tu viens ? »

Ali réfléchit une seconde. Puis hocha lentement la tête.

« Ouais. Je viens. »

Issa lui lança un regard franc, presque complice.

« Alors c'est là que ça commence. »

Chapitre 15 : Ce qu'il reste à construire

La salle était calme. Juste une table, trois chaises, et du silence. Pas celui de la tension, mais celui de l'attention. Ali était assis au milieu, les mains sur ses genoux, le regard plus clair que d'habitude. Il venait d'apprendre sa libération anticipée pour bonne conduite. Il sortirait dans une semaine. Pas encore libre, mais presque.

En face de lui, Issa et Malik s'étaient assis sans uniforme. Volontairement. Ce jour-là, ils n'étaient ni surveillant, ni gendarme. Juste deux hommes qui avaient traversé le même chaos, et qui avaient pris un autre chemin.

« Bon, » commença Issa, en posant un dossier devant lui, « il paraît que tu veux en savoir plus sur les démarches à réaliser pour devenir sapeur-pompier volontaire. »

Ali esquissa un sourire discret.

« Je veux surtout savoir si c'est pour moi. »

Malik se pencha légèrement vers lui.

« Ce que tu veux dire, c'est : est-ce que tu es "assez bien" pour ça ? Et la réponse, c'est oui. On était comme toi, peut-être en pire. Ne réfléchis pas trop ! On sait que tu vas y arriver. »

Issa enchaîna :

« Là-bas, tu seras réveillé à 5h, tu porteras un uniforme, tu feras des pompes sous la pluie. Mais tu gagneras un rythme, une dignité. Tu apprendras un vrai métier. Et surtout, tu seras vu autrement. Pas comme un ancien détenu. Comme un jeune qui se lève. »

Ali les regardait avec intensité.

« Et si je n'y arrive pas ? »

Malik sourit.

« Tu tomberas peut-être. Mais cette fois, tu sauras pourquoi tu veux te relever. Et tu auras nos numéros. Tu ne seras pas seul. »

Issa ouvrit un classeur. Il en sortit une fiche d'inscription.

« On la remplit ensemble ? »

Ali prit le stylo. Il le fit tourner dans ses doigts. Puis il écrivit son prénom. En lettres un peu bancales, mais droites, c'était le début pour lui de sa nouvelle vie loin de son passé.